

LE RITUEL DES FUNÉRAILLES DANS LA TRADITION

L'ATTITUDE de l'Eglise devant un chrétien qui affronte la mort, qui meurt et dont le corps est confié à la terre, traduit à sa manière une pensée claire ou implicite sur la mort du chrétien.

C'est pourquoi le regard attentif qui cernerait dans l'épigraphie, la patrologie, l'hagiographie ou la liturgie, les témoignages de la tradition de l'Eglise en ce qui concerne la mort des chrétiens, pourrait dégager les éléments d'une théologie positive de la mort chrétienne.

Parmi ces champs d'investigation, la liturgie est un secteur privilégié, car elle nous met en contact avec des gestes, des rites et des prières qui ont été composés, retenus, approuvés, recommandés ou rendus obligatoires par les pasteurs responsables de l'Eglise soit dans telle ou telle région soit au niveau de l'Eglise universelle.

Nous voudrions essayer de lire le témoignage que donne l'histoire liturgique des églises occidentales, fût-ce d'une manière rapide et inévitablement sommaire.

A la recherche du plus ancien « rituel des funérailles » romain.

La liturgie romaine occupe une place privilégiée dans les liturgies occidentales non seulement parce que le désir d'imposer la liturgie romaine apparaît dès le début du 5^e siècle mais parce que les mouvements d'unification politique et administrative ont des conséquences centralisatrices qui affectent la vie liturgique et accroissent la valeur référentielle des documents liturgiques romains par rapport aux autres liturgies occidentales.

L'étude des *Ordines romani* de la mort permet de dégager ce qu'on pourrait appeler un « Rituel romain ancien de la mort » qui s'ordonne de la manière suivante :

— Une préparation à la mort comprenait des rites pénitentiels, la lecture de la Passion du Seigneur et la communion en viatique au corps et au sang du Seigneur.

— La mort elle-même était accompagnée d'une série d'antiennes groupées autour du *Subvenite sancti Dei* et du psaume de la pâque *In exitu Israël de Ægypto*. Ces chants se terminaient par une oraison spéciale rapportée par le vieux fonds romain du sacramentaire gélasien ancien : *Deus apud quem omnia morientia vivunt...*

— Les rites funéraires de la maison comprenaient la toilette funéraire (*lavatio corporis*), la mise au cercueil et des parties chantées.

— Un cortège ou une procession s'organisait vers l'église cémétériale.

— Un service de prières à l'église, comparable à l'ordonnance d'un office des anciennes Matines mais n'impliquait pas la messe.

— Une mise au tombeau au chant du psaume pascal *Confitemini Domino quoniam bonus*, auquel son verset *A perite mihi portas justitiae* servait d'antienne, clôturait les obsèques.

Ce plus ancien rituel romain de la mort se caractérise par l'importance qu'il donne au caractère pascal de la mort. Les psaumes 113 et 117 sont les psaumes de la Pâque chantés au début et à la fin du repas pascal. C'est de pâque, de cortège, de fête dans la compagnie des anges et des saints que parle le rituel, et c'est l'idée de la résurrection qui donne la tonalité joyeuse de l'ensemble du rituel. Le climat de composition des antiennes *Subvenite*, *Suscipiat*, *Chorus angelorum*, *In Paradisum*, *In regnum Dei*, qui sont les plus fréquemment employées dans cet ancien rituel romain, est le même que celui de la vieille oraison romaine *Deus apud quem omnia morientia*. Ce climat est celui de la parabole de Lazare et du riche (Luc 16, 22) et de l'épisode du dialogue entre Jésus et le larron (Luc 23, 42-43). L'*In Paradisum* qui est le chant propre du cortège romain de la sépulture décrit les trois moments du voyage de celui qui meurt :

*Que les anges te ramènent dans le paradis,
qu'à ton arrivée les martyrs t'accueillent
et qu'ils te mènent jusqu'à la cité sainte de Jérusalem*

De-ducere, suscipere, per-ducere, les trois verbes décrivent cette *manu-ductio* pascale qui ne laisse place à aucune inquiétude pour celui qui meurt dans la communion de l'Eglise.

Pour l'eucologie primitive romaine, le Dieu vivant et purificateur introduit celui qui meurt dans sa maison. Identifié au Christ dans le mystère de sa passion et de sa mort, il ne disparaît pas et son corps lui-même, dit la vieille oraison romaine, n'est l'objet que d'une mutation : *moriendo corpora nostra non pereunt, sed mutantur in melius*. La communauté est tellement consciente de la survie de celui qui meurt qu'elle lui prête sa voix et s'adresse à Dieu *in persona defuncti* ; et parce qu'elle accompagne quelqu'un qui entre à sa maison, elle a le sentiment de participer à une fête, de vivre avec lui sa Pâque, sa sortie d'Egypte, sa libération d'exil, son entrée dans la terre promise auréolée de toutes les privations du désert. L'Eglise célèbre la mort comme une pâque, elle prépare à cette pâque, elle en organise l'itinéraire, elle en dispose le cortège, elle conduit de la terre à l'Eglise du ciel. L'acte initial de la marche est essentiel. C'est le « nécessaire viatique » et l'oraison sacerdotale de recommandation. Et à partir de là, le voyage pascal qui arrache à la terre, qui soulève, qui accueille, qui conduit jusqu'au terme, *in conspectu Altissimi*, est organisé comme un cortège triomphal, un *adventus*, une entrée en charge, une investiture, une incorporation à la grande famille des saints. La mort, pour l'eucologie romaine primitive, est une pâque cosmique, un accueil qui appelle à la confiance et à la joie pacifiée du repos et de la lumière sans déclin.

Les rituels romano-gallicans de la mort.

A l'époque où se composaient et se répandaient les *Ordines romani* de la mort, des coutumes liturgiques existaient dans les pays chrétiens d'Europe occidentale. Ces coutumes ont dû coexister puis se sont amalgamées avec les manières de faire originaires de l'Eglise de Rome si bien qu'aux alentours des 7^e-8^e siècles, on voit apparaître un certain nombre de rituels gallicans et de rituels gélasiens de la mort.

Une étude technique de ces divers rituels, comme d'ailleurs des sept copies actuellement identifiées des *ordines romani* ne peut trouver place dans ce cadre, mais les résultats de cette étude peuvent être utiles pour apprécier la

signification du rituel des funérailles dans la tradition de l'Eglise¹.

Les traditions liturgiques d'origine gallicane et gélasienne développent amplement le thème de la miséricorde du Dieu rédempteur à l'égard de celui qui vient de mourir. La prière s'adressera à Dieu comme à celui qui ne peut souffrir que soit anéanti le fruit triomphal de la passion. Comme la communauté chrétienne lave le corps de celui que sa propre mort rachète, et le revêt, le Rédempteur lave et revêt son âme de la robe de fête de l'Enfant Prodigue retrouvé. Dieu est celui à qui non seulement on demande d'oublier pour toujours mais d'effacer, « de faire don de toutes les fautes et de toutes les dettes jusqu'au dernier sou ». La miséricorde n'est-elle pas la spécificité de Dieu : « *Deus cui proprium est misereri semper et parcere*, écrit un manuscrit mérovingien du 7^e-8^e siècle. La mort apparaît au travers des rituels gallicans et gélasiens comme un long et périlleux voyage. Les prières parlent d'échapper au filet, de s'enfuir de la terre d'exil, de s'arracher aux tentations de ce monde, aux abîmes de ce siècle, aux portes des enfers, aux routes des ténèbres. Volontiers on parle de la mort comme d'une libération de chaînes, de liens, du monde du péché. Et on peut affirmer qu'une vue plus pessimiste du monde, des corps, de la chair, une place plus importante du péché, caractérisent les textes issus de la confluence des traditions romaine et gallicane.

L'image johannique des demeures dans la maison du Père ou les images des évangiles synoptiques sur les sièges préparés, sur les tentes éternelles, restent présentes, et la mort constitue, à cette époque, la véritable entrée dans la maison de Dieu, dans son intimité qu'on n'hésitera pas à évoquer en termes trinitaires : « Pars de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant qui t'a créée, au nom de Jésus Christ, le fils du Dieu vivant qui a souffert pour toi, au nom de l'Esprit Saint qui a été répandu en toi... »

Le mourant ou plutôt, car les rituels gallicans et gélasiens commencent presque tous *post obitum*, après la mort, le défunt est un voyageur destiné à participer à la vie communautaire où se retrouvent tous les ancêtres dans la foi, des patriarches aux vierges et aux veuves, tous les chefs de file des sauvés, de Noé à Moïse, à David, et à Pierre et Paul.

1. Nous nous excusons de renvoyer à une étude qui est encore à paraître, mais nous pensons que cette parution est prochaine.

Par sa mort, c'est son baptême qu'il a « accompli ». La liturgie de la mort chrétienne est celle d'un second, d'un définitif baptême dans lequel alternent exorcismes et entrées en communion céleste. Au rappel du péché d'origine de la condition humaine, les rituels joignent le souvenir des péchés personnels du défunt, causes de crainte pour chacun des membres de la communauté en deuil. A cette époque on souligne cependant beaucoup plus les risques de la condition humaine que la nature ou la durée des peines de l'au-delà. On ne pourrait d'ailleurs affirmer que les rituels gallicans ou gélasiens du 7^e-8^e siècle n'ont pas une saveur millénariste. Il reste que les textes laissent entrevoir que le défunt est quelqu'un qui attend, pour lequel rien n'est fini, et dont le ciel a pour double dimension la rencontre de Dieu et le partage communautaire du sort des saints.

L'Eglise recommande à Dieu son membre défunt et elle le supplie, douloureuse et implorante. La certitude du salut de celui qui était mort dans la communion de l'Eglise fait place à de véritables « suffrages » pour les défunts. Pour parler de la demeure définitive vers laquelle, par les funérailles, l'Eglise achemine ses enfants, la liturgie romano-gallicane reprend les images du sein d'Abraham, de la lumière et du repos qui étaient déjà connues de l'eucologie romaine, mais les développements eschatologiques ne viendront que plus tard.



Après l'unification liturgique certaine que la réforme carolingienne réalisera, les thèmes déjà rencontrés seront repris parfois unilatéralement dans les familles liturgiques dont sont témoins les manuscrits romano-gallicans et monastiques des 9^e-12^e siècles. Les rituels celtiques, ambrosiens et mozarabes de la même époque exploiteront tel ou tel des aspects que nous avons rapidement signalés. Peu de thèmes nouveaux seront abordés de fait. Avec le Pontifical romano-germanique mais surtout avec les Pontificaux romains des 12^e et 13^e siècles, on assiste aux premiers essais de ce Rituel Romain que souhaitera le Concile de Trente et que le Rituel de 1614 réussira imparfaitement dans son désir de sobriété et de brièveté. L'ample travail de la Commission post-tridentine du cardinal Santorio aurait mérité mieux que le *De exsequiis* du Rituel Romain qui fut en usage pendant trois siècles et demi.

La grande affirmation du 2^e Concile du Vatican rejoint

par-delà douze siècles celle qui court dans l'eucologie primitive :

C'est en face de la mort que l'énigme de la condition humaine atteint son sommet... Cette mort corporelle, à laquelle l'homme aurait été soustrait s'il n'avait pas péché, sera un jour vaincue... Car Dieu a appelé et appelle l'homme à adhérer à lui de tout son être, dans la communion éternelle d'une vie divine inaltérable. A partir des titres sérieux qu'elle offre à l'examen de tout homme, la foi est ainsi en mesure de répondre à son interrogation angoissée sur son propre avenir. Elle nous offre en même temps la possibilité d'une communion dans le Christ avec nos frères bien-aimés qui sont déjà morts, en nous donnant l'espérance qu'ils ont trouvé près de Dieu la véritable vie (*facultatem praebet cum dilectis fratribus... communicandi spem conferens eos veram vitam apud Deum adeptos esse*)².

Veram vitam apud Deum... Deus apud quem omnia morientia vivunt. De la vieille oraison romaine à travers les usages gallicans et gélasiens et jusqu'en sa formulation d'aujourd'hui, la foi chrétienne, fondée sur la Résurrection du Christ, nous établit en certitude.

Damien SICARD.

2. Constitution pastorale *Gaudium et Spes*, n° 18.